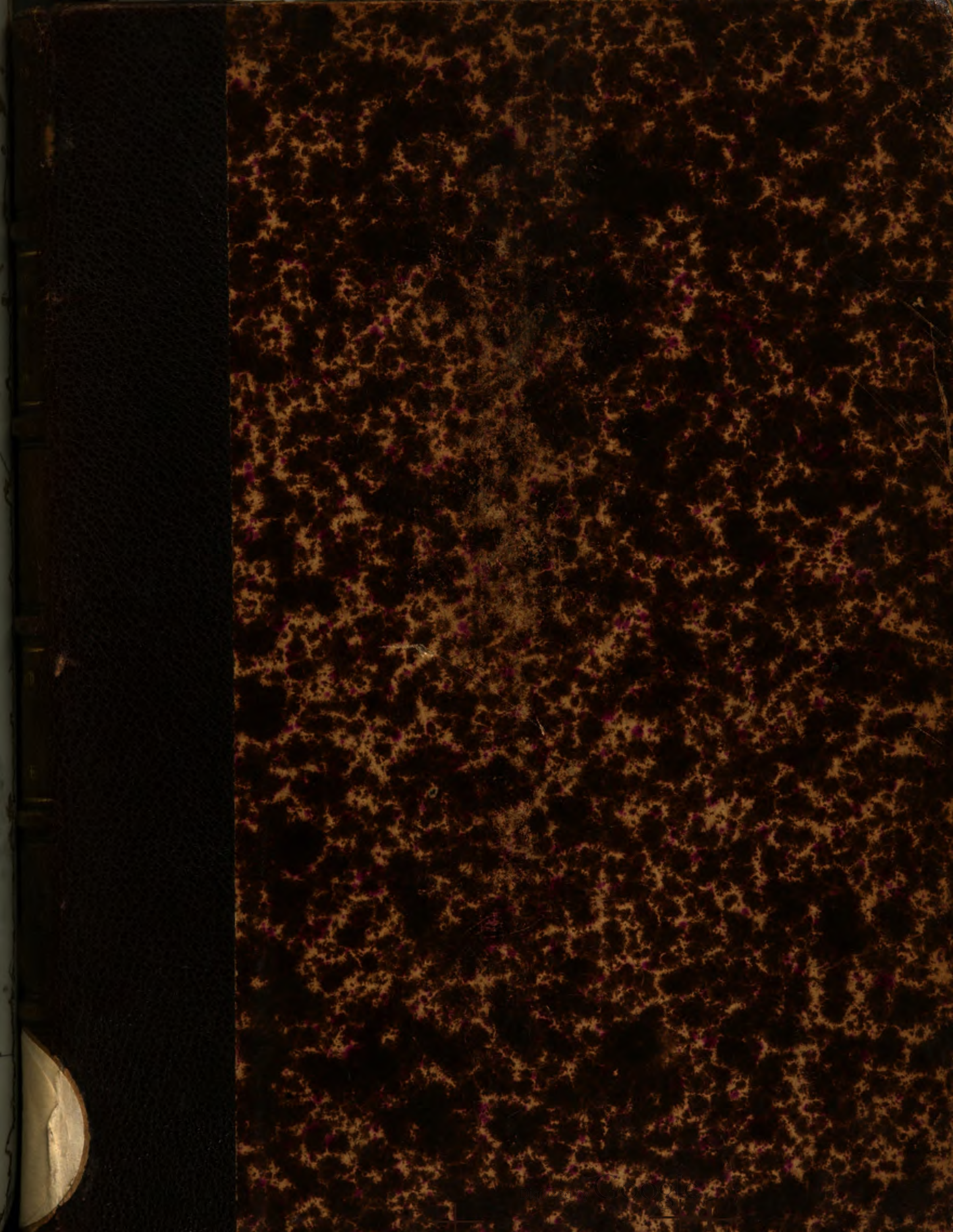






ERNEST RAYNAUD

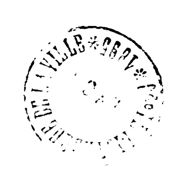
Le Bocage



PARIS
BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
31, rue Bonaparte, 31

1895

Le Bocage



ERNEST RAYNAUD

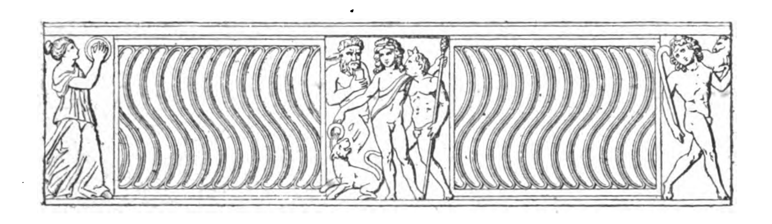
Le Bocage



PARIS
BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
31, rue Bonaparte, 31

1895

A Ernest Raynaud



A Ernest Raynaud

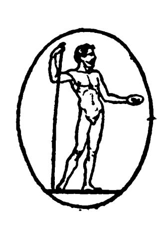
L'Ether n'est pas toujours du Zéphyr rafraîchi,
De violente ardeur l'Eté le brûle aussi,
L'hirondelle le quitte, et les plaintives grues,
Compagnes du Notus, y ramènent les nues,
Et l'Aquilon cruel y sème les frimas ;
Puis encor les Saisons reviennent sur leurs pas.
Telle du mal au bien, de la joie à la peine
Passe la vie humaine.

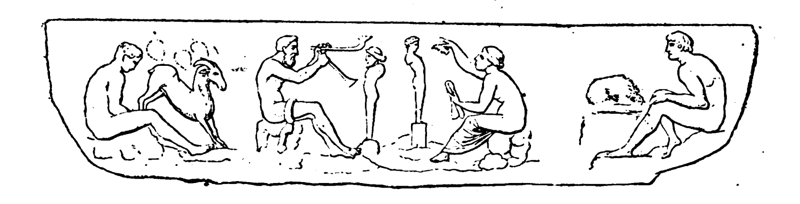
Ah que peu de support ont les faveurs d'un jour
Du bonheur désirable !
Mais le triste malheur n'est pas au misérable
Moins volage à son tour.

Raynaud, parmi les biens réservés à la terre
Notre partage est le plus beau,
Puisque, sur son métier, la Parque ménagère
Nous a filé l'amour de ce rameau
Stérile seulement au penser du vulgaire.

Un autre, à chaque coup surpris ou rebuté,
Remontre à la Divinité
Sur l'ordre convenable et l'effet ordinaire!
Fuyons ce vice, ami : que l'intègre Beauté
Pénètre notre esprit avec tranquillité,
Ainsi que l'eau reçoit un rayon de lumière.

JEAN MORÉAS.





A Ernest Raynaud

N'est-ce pas que l'ardeur fut jadis retardée
Que bornait contre toi le séjour languissant
Du fleuve, quand tu fus aux Ombres arrivant,
Raynaud, d'un haut désir et d'une noble idée ?

N'est-ce pas que tu veux, la sachant bien guidée,
Et comme l'un de nous courageux y descend,
Reprendre chez les Morts, encore que vivant,
Cette Eurydice aimée et trop tôt regardée ?

Sa face dérobée à l'usage des cieux
N'a pas d'un vain regret attristé sa lumière
Et n'a de sa beauté rien perdu que nos yeux.

Orphée au noir Hadès la laissa prisonnière :
Et celui-là peut seul l'amener à nos jours
Qui domptera le feu des communes amours.

RAYMOND DE LA TAILHÈDE.



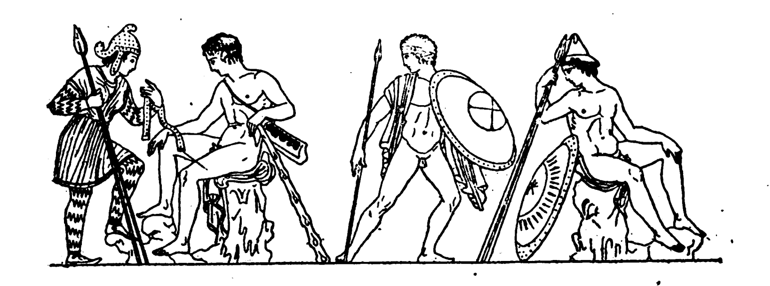
Le Bocage

Prima Syracusio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit sylvas habitare Thalia.

VIRG.

Pauvre enfant, comment parais-tu
Paré de la seule vertu ?
Car, pour une âme favorable,
Cent te condamneront au feu,
Mais c'est ton but invariable
De plaire aux bons et plaire à peu.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ.



INVOCATION PROPITIATOIRE

A CYPRINE ET AUX MUSES

MUSES, délaissez la prée
Où, sur les pas d'Apollon,
Votre troupe se récrée
Aux doux sons du violon ;

Du double mont négligentes,
Et des phœbiques pourpris,
Muses ! soyez diligentes
Aux bords de Seine où j'écris :

Que sur la française arène,
Où votre los est sonné,
Mon vers nouveau d'Hippocrène
Semble le cours détourné.

Il est l'heure qu'à ma joue
Enflée à bon droit, le son
De ma flûte à tous m'avoue
L'un parmi vos nourrissons.

Faites ma bouche entendue
Si tellement que l'Hybla
Y voie en grappe appendue
Toutes les mouches qu'il a,

Et toi, dont la beauté nue
Soudain chasse les frimas,
Qui fais s'éclaircir la nue
Orageuse, de lilas.

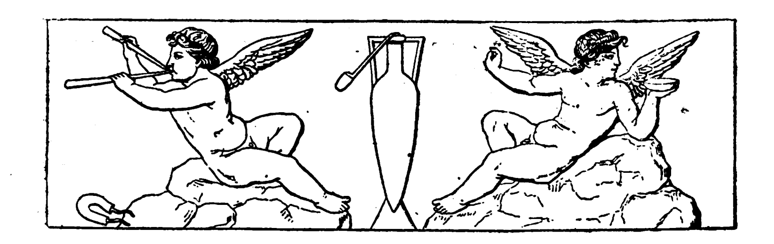
Toi, par qui tout se décore
Suivant d'amoureuses lois,
Pour ce qu'il n'est grâce encore
Qui ne nous vienne de toi,

Menant la vierge Thalie
Au doux regard azuré,
Aglaé et la jolie
Euphrosyne aux crins dorés,

Quitte au plus tôt Chypre et Zante,
Paphos aux fruits odorants,
O Cyprine ! et sois présente
A ces vers que j'entreprends !



A MORÉAS



A MORÉAS

Toi dont le mouvement de strophes cadencées,
Par le sillage émerveillé du Vendômois,
« Nous rapatrie aux bords de la pure Odyssée »,
Mignon des Muses qui te rangent sous leurs lois !

Tu sais quels soins divers se disputent les hommes :
L'un, jaloux du Centaure, est seulement joyeux
De faire voler la poussière aux hippodromes,
Où conquérir un prix qui l'enfle jusqu'aux dieux !

L'autre, ne dédaignant le plus humble des rôles,
Du peuple outrecuidé se fait le courtisan,
Pour en quêter un jour l'hermine à ses épaules,
Et d'où nouer la pourpre éclatante à ses flancs.

Celui-ci, possédé d'une manie étrange,
N'a souci que du gain imbécile, et ne dort
Que s'il a rassemblé la Lybie en ses granges
Ou confisqué tout ce que l'Inde a de trésors.

Celui-là ne se plaît qu'en ses terres natales
Qu'il cultive et moissonne au gré de la saison :
Quand on lui donnerait tous les coffres d'Attale,
Il ne changerait pas son modeste horizon.

Non, certe ! il n'irait pas braver — d'une traverse
Abattue à grands coups de hache aux bois profonds
De Dodone — la mer Egée aux flots adverses,
Ainsi que les marchands insatiables font :

Eux qui, dès qu'échappés aux marines colères,
Jurent qu'ils n'iront plus quitter l'abri certain,
Et que, pourtant, tu vois, pressés par la misère,
Presqu'aussitôt cingler vers un nouveau butin.

Cet autre, ami du vieux Massique, c'est au verre,
Ore à la ville, or' sous des feuilles le beau toit,
Qu'il a réduit sa part de bonheur sur la terre,
Et sa félicité se jauge au vin qu'il boit.

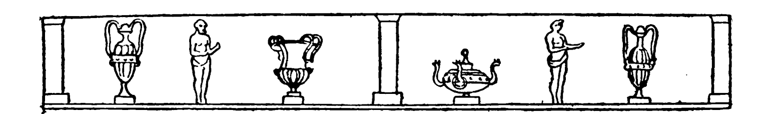
Il en est pour la chasse, oublieux d'une épouse,
Qui souffrent mille froids et veillent pour que les
Molosses soient vainqueurs de la cerve jalouse
Ou que le sanglier n'échappe à leurs filets.

Tels enfin ! animés par la fanfare altière
Sonnée aux camps bruyants, suivent le train guerrier.
Eux ! les combats qui font trembler le cœur des mères,
Leur main sanglante y veut moissonner des lauriers.

Moi qui m'isole aux bois où c'est que les satyres
Légers avecque les nymphes dansent en rond,
Moi le divin bonheur et le seul où j'aspire,
C'est de ceindre l'hyerre ami des doctes fronts !

Mon nom déjà rayonne et Polymnie accorde
D'exceller sur la Lyre à mes doigts musicaux,
On dirait qu'elle-même en a tendu les cordes ;
Euterpe se complait au bruit de mes roseaux ;.

Les sources, quand je chante, arrêtent leur musique.
Mais de te plaire uniquement ambitieux,
Maître ! si tu m'inscris au rang de tes Lyriques,
Mon front démesuré grandira jusqu'aux cieux.



DITHYRAMBE

Vin qu'on mit en bouteille au temps de ma naissance,
Soit que tu provoques les jeux,
Ou les rixes, ou les noires concupiscences,
Ou les sommeils de plomb, tu peux
Pour célébrer ce jour heureux
Te répandre avec abondance !...

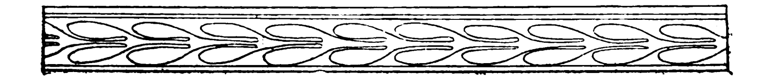
Que ta pourpre dorée, ô berceau des chansons,
Du Plessys le veut ! ne diffère.
Bien que Socrate l'ait nourri de ses leçons,
Ce sage n'est pas si sévère
Que d'aller refuser son verre,
Un jour de fête, à l'échanson !

Puisque Caton lui-même a senti tes amorces,
Puisque de ce vieux sage aussi,
Pour échauffer le cœur, tu sus percer l'écorce !
Est-il remords, est-il souci,
Est-il cœur si hautain d'ici
Ou d'ailleurs, vin ! que tu ne forces ?

D'un coup tu raffermis les esprits ébranlés ;
Par toi le lâche a la vaillance ;
Aux gueux tu rends l'orgueil ; ô Pourpre, enivre-les :
Tu les verras pleins d'insolence,
Au milieu des camps et des lances,
Braver jusqu'aux rois assemblés !

Donc, coule ! et si Vénus, la déesse aux beaux voiles,
Daigne sourire à nos amours,
Avec les Grâces, qu'on voit jointes sur les toiles,
Mes flambeaux conduiront leur jour
Jusqu'à cette heure où, de retour,
Phœbus chassera les Etoiles !





ODE PRINTANIÈRE

Vois ! des Saisons la roue a ramené Favone,
Son souffle a résolu l'hiver,
Et, grâce au treuil, avec la voile qui frissonne,
Les coques ont repris la mer.

Vois ! ce n'est plus au coin du feu que l'on s'attable,
La neige aux prés, déjà riants,
S'est fondue, et déjà se remue à l'étable
Tout un bétail impatient.



Cependant que Vulcain active les Cyclopes
Dans le rouge Etna des fourneaux,
La Cythérée, au clair de lune, développe
Des chœurs sur les gazons nouveaux.

Les neuf Muses près d'Elle et les Grâces décentes,
Leurs bras demi-nus enchaînés,
Mollement font sonner la terre obéissante,
D'un branle, à leurs pieds alternés.

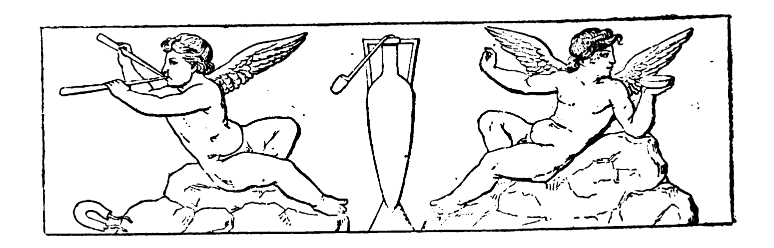
Le myrte n'est-il là pour couronner tes tempes ?
Considère que les chaleurs
Ont fait pour toi dans l'herbe, au bord d'une eau qui rampe,
Eclore de plus humbles fleurs !

Par le vert plus pressé qui palpite à ses cônes,
Par l'ombre large des rameaux,
Le bois dit qu'il est temps d'immoler au dieu Faune
L'agnelle ou, s'il l'aime, un chevreau.

Va ! la mort qui prendra les roses de ta mine,
Heurte partout du même doigt ;
Elle force aussi bien la porte des chaumines
Que la citadelle des rois.

Le temps, qui vitement dérobe nos années,
Nous interdit les longs espoirs ;
A peine cueillons-nous le miel des matinées,
Que nous touchons à notre soir.

Et quand la mort, active à peupler sa demeure,
T'aura rangé sous les cyprès,
Desrousseaux, ah ! dis-moi, sera-t-il encor l'heure
De lever ta coupe aux banquets !



ODE A BACCHUS

QUE ma voix ait crédit chez vous, races futures !
J'ai vu Bacchus au fond d'un antre replié ;
Les nymphes lui faisaient une belle ceinture,
Son chant tenait droite l'oreille au chèvre-pied.

Le cerveau me débat encore d'épouvante,
Evoé ! tout le dieu m'agite encor le sein ;
Si ma vue a souillé ta demeure éloquente,
Sois-moi clément, Toi, dont le thyrse est trois fois saint !

Mon luth résonnera de tes Thyades saoûles
Et je dirai sur les sept cordes, comme il sied,
Les fontaines de vin et les fleuves, où soule
Errer, en lieu d'eau vive, un pur lait nourricier !

Je dirai, si ton los se concède au profane,
La creuse écorce au long de quoi pleure un doux miel,
Et je composerai la gloire d'Ariane,
Dont l'éclatant bijou fait l'ornement du ciel !

Je dirai comme, prompt à punir l'imposture,
Tu dédias Penthée à la grêle des traits,
Ayant mué d'humaine en fauve sa nature,
Et fis de son trépas retentir les forêts !

Je dirai comme aussi, l'âme désordonnée,
Lycurgue, sur soi-même, a son ire conduit,
Et l'épouvantement des filles de Minée,
A se voir pousser des ailes d'oiseau de nuit !

Tu fléchis les ruisseaux et les mers écumantes ;
Ma voix a salué le sauvage horizon,
Où c'est que ta main noue, aux tresses des Bacchantes,
Les vipères dont la morsure est sans poison !

Du temps que des Géants la troupe sacrilège
Sur le toit de ton père osa porter la main,
Qu'on vit ces forcenés, pour ébranler son siège,
Par l'air, en tourbillons, se frayer un chemin,

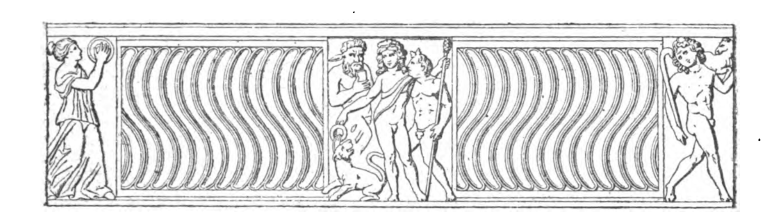
Toi ! justement fidèle aux paternelles voûtes,
Demeuré, sous le cuir imposteur d'un lion,
D'un ongle impérieux, tu mis Rhœte en déroute
Portant le coup de grâce à leur rébellion.

On te réputait l'un pour, au bruit des musiques,
Baller, et pour vider la coupe des festins.
Et pour ce, on crut ton cœur imbelle, et l'héroïque
Alumelle trop lourde à ton poing incertain,

Mais contre ce vain bruit, qui te suivait naguère,
On vit que tu faisais deux parts de ta vigueur,
Et qu'aux jeux de la paix comme aux jeux de la guerre,
Tu portais la même âme et le même grand cœur.

O Toi ! qui soumets tout à ton rude courage
Et dont Cerbère même a senti la vertu
Puisqu'il te vint lécher la cuisse à ton passage
Et courber à tes pieds ses trois fronts abattus !





ODE FAMILIÈRE

EN L'HONNEUR DE

TROIS DES PLUS EXCELLENTS POÈTES

DE CE TEMPS

Or' que le soir dore les champs voisins,
Sous cet abri de lierre et de raisins,
Où les caquets de la tourbe ignorante
Ne nous rompront la tête d'un vain bruit,
Gaillarde troupe, il nous sied aujourd'hui
D'emplir de vin les coupes transparentes !

Déjà la voûte épaisse du verger
Toute ébranlée aux murmures légers,
Agite une ombre odorante à nos tempes,
Laissons nos vers voltiger comme font
Ces joliment diaprés papillons
Qu'on voit mener leur valse autour des lampes.

Dis, Moréas ! le bon Joël assis
Dedans sa tour, et d'Ériphyle aussi
Que la langueur s'exprime par ta bouche,
Et le doux miel qui s'en découlera,
Suavement, à celui s'unira
Dont ce beau jour a préparé sa couche !

Gentil Raymond ! qui des neuvaines sœurs
Dès ton enfance, éprouvas les douceurs
Dis comment l'onde entre en métamorphose,
Et célébrant l'Élysée où n'iront
Ceux d'où les dieux ont détourné le front,
Ta voix sur nous fasse pleuvoir des roses !

Hautain Plessys ! par qui se rompt l'airain,
Dis comme fut le maître souverain,
Vaincu d'Eros, s'essayant aux semailles,
Et comme cil, qui Mercure est nommé,
Sut, d'un babil éloquent, animer
Les flancs tortus d'une muette écaille !

Pour moi, je veux, dont le pouce entendu
Gratte le luth que Téos m'a rendu,
A vos chansons que la mienne s'accorde !
Je veux sonner de lyriques fredons,
Où de Cyprine éclatent les hauts dons,
Et desserrer le printemps de mes cordes !

Par de soirs tels, doctement enjoués,
Sera le fil des beaux temps renoué,
Lorsque les dieux, descendus sur la terre,
Prêchaient la règle aux hommes rassemblés,
Et que leur nu glorieux révélé
Donnait aux yeux la manne salutaire.

Et que nous veut le cri de ces corbeaux
Pleins de la nuit de leur proche tombeau ?
A leur dommage, ils sauront la puissance
Un beau matin, des hymnes éclatants
Et des refrains que nous allons chantant,
Doux cygnes blancs, par le pays de France !



Les Élégies



DÉESSE triple ! ô flamme inégale du ciel,
Discontinu flambeau qui veilles sur les ondes,
Si le vent de ma voix passe aux forêts profondes,
Tu sais qu'incontinent l'écorce abonde en miel ;
La prairie en étale une verdeur nouvelle ;
La vache, d'un lait pur, en sent gonfler ses pis ;
La brebis en dépose à la fois deux jumelles,
Et, dans les champs, se double une moisson d'épis.

Dictynne ! Cynthia ! et de quel nom encore
Que la religion des hommes te décore,
Fais ! puisqu'à ton nom seul je mâche le laurier,
Fais ! puisqu'impunément je foule les halliers
Voués à ta puissance, et qu'aux sources fleuries

J'ai pu surprendre à nu ta blanche nympherie
Sans éprouver les chiens dont on dit qu'Actéon
Des prés ensanglantés fut semé tout au long,
Oui ! puisque j'ai toujours, dans les formes prescrites,
De ton frère et de toi bien observé les rites,
Et que j'ai reconnu pliables à ma voix,
Les feuillages chanteurs dont se haussent tes bois,
Fais ! déesse, en retour, qu'aux rimes où s'oublie
Ma peine, il entre un peu de ta mélancolie,
Quand, parmi les pins noirs, tu t'assieds aux coteaux
Désertés, où s'effondre un antique château !
Que l'onde ruisselière où tu luis renversée
Prête sa molle inclinaison à ma pensée ;
Lorsque je m'ingénie à dire ma chanson
Plaintive, qu'elle y laisse un rien de son frisson
Sur l'herbe, et que mon rêve habituel se teinte
De cet éçlat pensif et doux que je voudrais,
Lune, amoureusement, d'une main presque éteinte,
Marier sur ma lyre au calme des forêts !

Anacréon ! par qui l'Amour même a parlé ;
Toi, qui as détourné les Grâces, Stésichore ;
Elégant Ibycus, dont la bouche sonore
A su persuader l'enfance ; et toi, la clé
Des cœurs, doux Méléagre ! et toi, fougueuse Erinne
Couronnée à bon droit des myrtes de Cyprine ;
Doucereux Callimaque, à qui, filles du ciel,
Les mouches pour pitance abandonnaient leur miel ;
Toi, dont j'ai l'éloquence en la mémoire inscrite,
Docte aux chants alternés, flexible Théocrite ;
Alcman, dont un oiseau plaintif était la voix ;
O vous tous, sans lesquels il n'est point de merveilles
Qui puissent enchaîner d'amoureuses oreilles,
O vous tous, ! soutenez mon courage et ma foi.
Faites qu'en mes chansons rien d'injuste n'offense

CLUACINE aux yeux d'or ; que sous votre influénce
Mon vers sûrement croisse ainsi que fait la fleur.
Versez-lui, pour qu'il ait la force et la couleur,
Votre féconde pluie, et soyez les racines,
Pour autrement parler, d'où la sève divine
Jaillissant abondante à mes jeux éclatants,
Leur donne un assuré pouvoir contre le temps !

Que l'eau soit maintenue aux lourds glaçons, ou qu'elle
Se répande éclaircie aux prairies nouvelles,
Que le val tremble au loin d'une houle d'épis,
Ou que le thyrse ploie au faix de ses rubis,
Fils illustre des dieux, depuis mille ans, tu restes,
Emprisonné dans la grâce du même geste,
Et du même œil de marbre indifférent, tu vois
Alternativement naître et mourir les bois !
Toi-même, sous les durs assauts que tu essuies
De la grêle pointue et des mordantes pluies,
Sous la hache inclémente et froide des autans,
Pierre à pierre, tu t'en retournes au néant.
La mousse çà et là t'a rongé ; c'est un lierre
Qui de ses bras noueux te file ton suaire,
Et ton marbre bientôt, s'il n'est pour combler l'huis
Du mur, composera la margelle du puits.
Mais la Nature, douce aux dieux du premier âge,
Perpétue un semblant de vie à ton visage.

Chaque fois que le vent passe aux rameaux tremblants,
Il met un tremblement de lumière à tes flancs,
Et, soudain, parcouru de frissons clairs et sombres,
Ton corps entier remue avec le jeu des ombres.
Tes cheveux, comme ceux que le Pythique avait,
Tressaillent du feuillage abondant qui les vêt ;
De sa double fleur bleue imitant deux prunelles,
Un liseron te prête une face nouvelle ;
Et, s'elle plus ne dit le farouche « Evohé ! »
Par qui fut le Tmolus autrefois secoué,
Ta bouche n'est pas morte encore qui s'éveille
Au murmure éloquent qu'y forment les abeilles.

Comme au temps héroïque, où doucement errait
Ton image sous l'ombre épaisse des forêts,
Tu sembles, de l'oreille, épier la tortue
Harmonieuse où Polyphème s'évertue,
La conque armée avec fougue par ceux qui sont
Hommes d'une manière et de l'autre poissons,
Ou, tandis que le bouc lascif s'attaque aux chèvres,
Le chalumeau que Daphne alimente à ses lèvres ;
Et tes yeux n'ont cessé, tournés vers l'horizon,
D'espérer Orithie ou, belle en sa saison
Première, Télésille ou Nise, ou la hautaine

Clio, de qui s'emplit l'urne aux claires fontaines,
Ou Chloé qui conduit la génisse, ou la sœur
D'Argéa, qui du clair de lune a la douceur,
Euryanthe, et Malis, qui, dans les eaux, s'assure
Quelle églantine mieux la vante, à sa coiffure.

. . . .

Jeune homme, dont la main étendue offre un nid
A l'oiseau, et qui fais reluire ton granit
Au miroir de l'étang, je t'aime pour la gloire
Des temps dont tu maintiens ici-bas la mémoire,
Et si douce n'est l'ombre au pasteur, quand août
Flambe, ni le raisin qu'on presse n'est si doux
A la lèvre altérée, et si doux n'est le somme,
Quand il a bien sué tout le jour, au pauvre homme,
Que n'est doux à mes yeux le clair rayonnement
Qui te désigne au sein des ombrages charmants !
En retour, sur l'Acis aux ondes bruissantes
Où le pâtre adoré des vierges gémissantes
Et des Muses syracusaines m'a conduit,
L'imitant, j'ai cueilli la flûte aux sept pertuis,
Pour, assouplie au jeu savant de mes phalanges,
En tirer ce long bruit qui s'enfle à ta louange !

Que ne fais-tu ta torche, Eté, moins despotique !
Fuyant pour l'ombre frais le lourd soleil oblique
De la route, où durcit la fiente des troupeaux,
J'ai gagné la forêt, épaisse de rameaux,
Sous qui l'onde éclaircie en serpent se promène,
Roulant le même éclat de jour que les beaux yeux
De Lise dont j'avais autrefois l'âme pleine.

Que là-bas, sur le roc, où grimpe industrieux
Le lierre, un vert lézard y cuise à petit feu ;
Qu'un grillon intrépide y choque tout à l'aise
Ses ailerons, au beau milieu de la fournaise,

Moi ! je n'ai vœu que d'ombre et du calme que font
L'onde au souple rivage et les chênes profonds.
C'est au frais que ma main mollement se recrée
A faire babiller la guitare dorée,
Par quelle en vain encens se dissipe l'ennui.

Etendu sur la mousse, où l'insecte bruit,
Tandis que sur ma tête, à travers les feuillages,
Un zéphyre léger disperse les nuages,
Que l'herbe s'épaissit de fleurs, et que le bois
Frémit d'un escadron d'abeilles, si ma voix
S'élève, il n'est oiseau lors qui ne s'émerveille
Du sucre qu'elle va lui coulant dans l'oreille ;
Et la vache quittant le miel vert des pâtis,
Et la chèvre oubliant d'allaiter ses petits,
D'un même mouvement tournent vers moi la tête.
La matière elle-même a sa part de la fête,
La forêt, remuant sa masse lentement,
Témoigne comme elle entre en long ravissement
Aux accents dont j'ai pris la douceur en Sicile,

Et le flot s'en écoule à mes pieds, plus facile !

LE CHÊNE PARLE

Moi ! dont la chevelure impénétrable au jour
A, du temps que les rois tenaient ici leur cour,
Ombragé de sa nuit les amants magnifiques,
Et maintenu pour eux ses tremblantes musiques,
Je recueille aujourd'hui de la même façon
Avec sa pastourelle, un rustique garçon.
Et ma tête élargie abondamment couverte,
Sous qui se garde un lit de plantes toujours vertes,
N'en résonne pas moins de la chanson des nids,
Car à tous sont égaux les soins que je fournis.
Mainte lettre, engravée au creux de mon écorce,
Témoigne du pouvoir de l'amoureuse amorce,

Mais qu'elle soit d'un rustre ou d'un roi, la chanson
D'Amour pour mon oreille a toujours même son,
Et je serais bien fou d'aller trouver étrange
Que le nom de Babet s'entremêle à Fontange,
Ou que s'inscrive Jean, nullement ébloui
D'épeler à côté le prénom de Louis.
La suprême leçon qu'il faut qu'on en médite,
Avec austérité, c'est que la mort vient vite,
Et que vous pourrissiez sous un lourd monument
Soit dans les champs où l'herbe en sera plus épaisse,
Vous n'en pourrirez pas moins tous également.
Donc ! usez du répit que le destin vous laisse
Cueillez l'heure et pressez vos bouches doublement,
Enlacez-vous d'un nœud plus ferme, et que le compte
Des baisers échangés à mon ombre surmonte,
O pastoureaux ! les grains de sable de la mer,
Ou ces feux que l'on voit qui s'allument dans l'air.
Pensez, pour que l'ardeur qui vous tient s'en active,
Que la saison d'amour est la plus fugitive
Et que le proche automne environné d'autans,
Peut-être couchera vos cœurs en même temps
Que ce feuillage, où votre amour va s'abritant !

Le morceau de jardin qui rit sous mes volets
S'attendrit au printemps de lilas violets,
Et s'ombre d'un platane, où l'aise m'est donnée
D'aller cueillir le frais au plus chaud des journées.
Le marbre n'y court point en rampe aux escaliers,
Nul fruit d'abeilles d'or n'y tonne aux espaliers,
L'image des héros au bronze ne s'y fixe,
Non plus n'y luit de vase où l'émail à l'onyx
Se marie, et chez qui toute une flore abonde,
Rassemblée à grands frais des quatre coins du monde.
C'est assez que ma main entremêle aux œillets
Des roses, comme Horace à Pœstum en cueillait.
Si le lys n'y balance une tige hautaine,
La capucine y croît, dont j'ai semé la graine,
Et l'humble violette, apportée autrefois

Par l'enfant qui voulait que je la mène au bois.
Si, comme ailleurs, au long de droites promenades,
On n'y est point suivi du lourd bruit des cascades,
Du moins, ce petit coin de verdure me plaît
Mieux que les somptueux domaines des palais,
Car son ombre du docte Apollon est bénie
Et les Muses chez lui tiennent leur compagnie.
Quand dévale, la nuit, la pluie ample aux graviers,
On dirait d'un galop soudain de chèvre-pieds ;
L'herbe, au matin foulée, atteste le passage
De l'espiègle sylvain, du silène peu sage,
La fleur cueillie indique un nocturne larcin
De Napée attentive à s'embellir le sein.
Les dieux n'ont-ils toujours cent façons imprévues
De faire que leur gloire éclate à notre vue !
J'ai souvent éprouvé que sous mes arbrisseaux
Calliope, empruntant la forme des oiseaux,
Pour moi seul saisissable à sa douce musique,
Chantait, mêlée à mes colombes domestiques.

JA brunit la futaie épaisse, où s'alimente
Le rêve qui me charme autant qu'il me tourmente ;
Le dernier bruit s'est tu, au penchant des coteaux,
De clochette ébranlée au pas lent des troupeaux.
L'étang reflète Hécate, et c'est l'heure attendue
D'errer sous la feuillée alentour épandue,
Où me tombe parfois, comme un fruit précieux,
Un beau vers détaché de la branche des cieux.

Je ne crains, quelque allée obscure où je m'enfonce,
Que mon pied s'enchevêtre aux mille bras des ronces,
Ni que, me retenant au piège des roseaux,
L'ondine ne m'attire au fond des tristes eaux,
Car le dieu, à qui pend en écharpe la lyre,

Apollon, dans la nuit à mes courses conspire,
Et, guidant ma jeunesse avec un soin clément,
Commande qu'elle soit sacrée aux éléments.
C'est pourquoi je m'en vais, sous l'ondoyante voûte
Où l'eau pure du ciel, à bruit léger, s'égoutte,
Librement, par les bois, ivre comme d'un vin
Tumultueux, de l'âpre odeur qui vient des pins,
Or' que le vent des nuits à son hymne prélude
Sur la harpe dressée au fond des solitudes.

AU temps chaud que la feuille abonde au front du chêne,
L'adolescent Tircis que Cléonice enchaîne,
Tandis que son troupeau paît l'herbe autour de lui
D'une flûte savante allège son ennui ;
Louant celle pour qui l'échauffe un tendre zèle,
Il outrage les dieux qui l'ont éloigné d'elle,
Bien qu'il n'offre aux carreaux, qu'il mérite en retour,
Que ses flancs désarmés, nus comme au premier jour,
Et sa main, seulement exercée à la lutte
Où c'est que d'éloquence un beau prix se dispute...

Appuyé contre un roc d'où, parmi les lauriers
Roses, l'eau s'est frayé un tortueux sentier,
Il dit tous les tourments dont son âme est pesante,

Et comme avec justice il tremble pour l'absente.
Un deuil mélancolique inspire sa chanson,
Quelque objet qui le frappe, il en tire un soupçon.
Le bœuf, d'où le fécond sillon se développe,
Lui redit en tout temps la défaite d'Europe ;
L'oiseau majestueux par qui l'eau se rida
Propage jusqu'à lui la honte de Léda,
Et la fleur que Narcisse a léguée aux fontaines
Atteste comme plie une vertu hautaine.
Tant sa querelle ardente a passé sous ses doigts
Qu'il émeut de pitié jusqu'aux antres des bois,
Que la vigne mieux s'offre à l'orme et qu'un beau lierre
De cent bras plus lascifs s'attache aux flancs des pierres,
Et qu'enfin pour s'aller rendre au dieu qu'elle a fui,
Daphné veut dépouiller son écorce de buis.

QU'UN beau midi se mire aux tranquilles bassins,
Ou qu'un soir, desserrant les roses de son sein,
Vienne alanguir les hauts platanes des allées,
Elle quête du bois les sentes reculées.
Son pied lève un nuage au milieu du chemin,
Le temps d'une guirlande effeuillée à ses mains;
Ore elle rame au lac où, d'entre les blancs cygnes,
Sa blancheur ondoyante aux regards la désigne,
Ore, sur la terrasse, appuyée au granit,
Elle nage des yeux dans l'azur infini;
A quelque soin divers que son âge s'applique,
Qu'elle demeure à se bercer mélancolique,
Ou qu'elle éveille un cri joyeux dans les halliers
Quand elle joue avec ses carlins familiers,
Toujours, dans sa personne, une telle noblesse

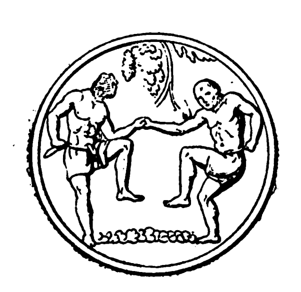
Eclate qu'elle semble une belle déesse,
Et que, pour elle, épris d'inquiètes chaleurs,
Le gazon sous ses pas fait éclore des fleurs.
Douce on la nommerait, n'était qu'aux chalemies
Que j'embouche à son los, elle fait l'endormie,
Et que mes chants n'ont pu, malgré ce que mon cœur
Leur prêtait d'éloquence, entamer sa rigueur...
Oh s' un jour advenait que d'un vers je la dompte !
Si, rival d'Amphion, dont la fable raconte
Qu'il tirait enchaînés tous les cœurs après lui,
Je l'amenais aux bords où règne mon ennui,
Comme après, amoureux des propices ombrages,
J'y ferais promptement marcher ces hauts feuillages
Et l'étang où sa face, à travers les glaïeuls,
Se trouble au museau lent d'apprivoisés chevreuils !

LORSQUE je languissais sous l'ingrate Lison,
Nul charme n'opérait en mon cœur des saisons,
Mais plutôt, dès que Flore au soleil luisait toute,
Et que l'ombre feuillue abondait sur les routes,
Aussi l'ombre abondait dans mon âme, et mes pleurs
Amers se dépitaient du contraste des fleurs.
Si j'avisais au bois les oiseaux qui des ailes
Faisaient rage, et du bec se liaient aux femelles,
Je songeais à l'enfant dont les yeux opposés
Ne savaient qu'à ma lèvre arrêter les baisers ;
Maintenant, affranchi de la froide inhumaine,
Je ris quand, aux bosquets, le printemps se démène,
Quand, s'offrant d'elle-même aux amoureux larcins,
La prairie en bouquets se décharge le sein ;
Lors, j'accorde sous l'ombre, à l'abri des embûches,

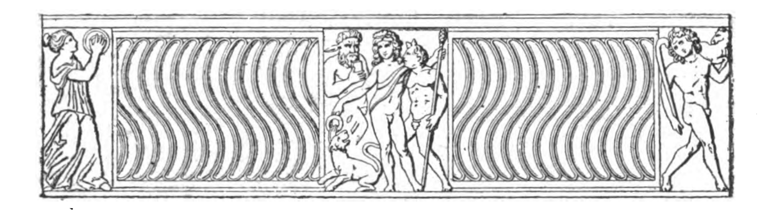
Mon somme au ronflement des sources et des ruches,
Ou je laisse, éveillé, quand un vol de ramiers
Tonne, parmi la neige éparse des pommiers,
Du même train que suit sa pente une eau fleurie,
Au gré de son caprice errer ma rêverie.
Melibée, en poussant devant lui ses troupeaux,
Me verrait de Tityre essayer les pipeaux,
Car l'écho sonne encore aux refrains de Virgile.
Alphésibée encore agite un pied agile,
Le soir, à la façon des satyres fourchus ;
Le lieu s'inscrit encore où Galatée a chu,
Et l'écume apparue un instant sous les saules
Semble l'écharpe en fuite à ses blanches épaules...

De tout terrestre amour à jamais délié,
Je n'ai vœu que d'ouvrir un sentier non frayé
Vers la grotte où les neuf Muses, en rond assises,
Me gardent des faveurs que me refuse Lise.
O Muses ! j'en atteste et Diane, et le cours
Des eaux de Castalie, et Phœbus d'où les jours
Se dardent, puisqu'enfin je dépends de la branche
La flûte, si jamais j'en laisse rouiller l'anche,
Vers leur source on verra remonter les ruisseaux,
Les poissons logeront parmi les arbrisseaux,

Les pierres des maisons deviendront éloquentes,
Et celle qui me fut en cruautés fréquente,
Lise, que je dévoue aux infernaux démons
Et à ceux plus cruels, s'il en est, dont le nom
S'ignore, on la verra, cette Lise, attendrie,
Sourire au bergerot dont elle fut chérie,
Et, près d'une eau propice, essuyer de sa main,
A son front, la poussière ardente du chemin !



Le Dieu des Jardins



LE DIEU DES JARDINS

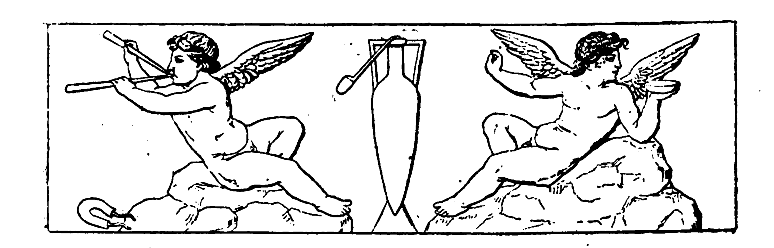
PRIS DU LATIN DE CATULLE

Moi ! qu'a tiré d'un chêne une fruste cognée,
Mauvais garçons, c'est moi qui garde cet enclos,
Où rit un petit toit de joncs et de roseaux,
Pour qu'il croisse en moissons à l'envi des années !
Car le Maître et son fils, à mon culte assidus,
Observent, tous les deux, les soins qui me sont dus.
L'un surveille mon seuil pour que l'impure ortie
Avec la mauvaise herbe y soit anéantie ;
Et l'autre, qui sait bien comme on s'attache un dieu,
Soit de fleurs au printemps écloses, soit, en lieu
De fleurs, d'épis naissants me couronne la tête,
Il m'offre des pavots pourprés, des violettes,

Des courges d'un joli vert pâle, et quelques-uns
De ces beaux fruits dorés dont j'aime le parfum.
Il suspend, chaque automne, à ma gaîne vermeille
Une grappe élevée à l'ombre de la treille,
Et parfois mon autel — mais je vous en dis trop —
Se réjouit d'un sang d'agnelle ou de chevreau ;
En retour de ces soins, je me dois à leur vigne,
Je protège leur clos d'escalades indignes.
Non loin d'ici demeure un vieux cousu d'argent,
On dit que son Priape est assez négligent :
Allez donc marauder dans son clos à mains pleines ;
Le sentier qui se trouve à droite vous y mène.

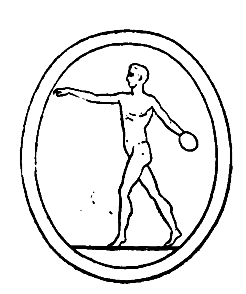


Que la rose dont Chypre
adorable est fournie...



Que la rose dont Chypre adorable est fournie
Charites ! par vos mains savantes, soit unie
A la fleur du Pénée, et que, tressée en rond,
De notre La Tailhède elle illustre le front ;
Qu'à la verte anémone, aménagée en pointes,
Aussi la violette étoilée y soit jointe,
Pour témoignage sûr qu'il a bien mérité
De vous, en célébrant comme il sied la Beauté.
N'a-t-il, à la faveur de notre commun Maître,
Ramené, dans nos bois, l'éloquence champêtre
Par Virgile emportée avec lui au tombeau !
Et n'a-t-il dépendu de l'arbre les pipeaux

Qui font, dans la clairière et sous les bois propices,
En cadence, lever la jambe aux chèvre-cuisses !
Pour moi, louant l'Ami qui me vaut ce répit,
Je veux qu'à cet endroit de mon œuvre, s'inscrive
Son nom, y répandant la grâce qu'en ses rives,
Autrefois, l'eau reçut de Narcisse accroupi.



Les Poèmes



LE SOMMEIL D'ENDYMION

A Charles Maurras.

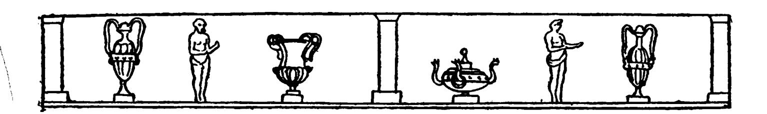
Au dessus de l'étang, où trempent les cheveux
Du saule agenouillé, la Nuit mène ses feux,
Et le Somme, par qui la terre est soulagée.
Arrose de son miel la futaie étagée.

L'honneur de ce bocage, Endymion, parmi
Ses chèvres, sur un lit de fleurs, est endormi.
Son chapeau de figuier lui coule de la tête,
Et, près de lui, posée à terre, une musette
Dit les doux passe-temps de son âge galant.
Son juvénile corps étincelle si blanc
Et si doux, qu'à son prix, s'en avou'rait éteinte
La grâce concédée à l'enfant Hyacinthe,
Et qu'aux bouches soudain s'en verrait arrêté
Le los qui d'Adonis accueillait la beauté.

Dans le mol abandon qui lui verse la joue,
Il n'est grâce chez lui qu'Euphrosyne n'avoue,
Et qui ne soit formée à l'image du dieu
Dont Dèle a publié l'avantage en tous lieux.

Tel, sa valeur noyée à demi sous la laine,
Tu le vois, Sélèné, par qui, dedans la plaine,
S'argente la saulaie au-dessus de l'étang,
Et ta neige s'en est fondue au même instant !

L'air, où le goût des fleurs s'entremêle aux épices,
S'ébranle aux traits du dieu tout chargé de malices,
Et tandis qu'on entend, poursuivant leurs travaux,
Haleter de la Nuit les robustes chevaux,
Toi ! Sélène, au balcon de la nue apaisée,
Ta face sur le coude indolemment posée,
Tu rêves, oublieuse, et ta bouche descend
En bleuâtres vapeurs sur cet adolescent
De qui, comme un long miel, la chevelure crêpe
Les trompant, dans leur course, arrêterait les guêpes !



POÈME HÉROÏQUE

OU IL EST DIT

COMMENT NARCISSE D'ADOLESCENT DEMEURA FLEUR

Eh quoi! vaut-il point mieux doucement embrasser
Aussi belle que toi que t'aimant trépasser.
VAUQ. DE LA FRESNAYE.

A l'endroit des forêts le plus mystérieux,
Une fontaine entretenait un doux murmure.
Nul bruit de pas n'avait retenti dans ces lieux
Que gardait du soleil une épaisse ramure :
Jamais, soit d'une bête arrêtée en chemin,
Soit d'un pâtre, y buvant dans le creux de sa main,
Cette source n'avait dédoublé la figure ;
Elle demeurait même inconnue aux oiseaux.
Il n'y poussait ni joncs, ni cannes, ni roseaux.

Jamais rameau, tombé du pied noueux des chênes,
N'en avait d'un frisson ridé les eaux prochaines ;
Mais c'est entre deux bords éternellement verts,
Que son flot charriait la futaie à l'envers.
Un des jours de l'été, quand toute la nature
Se dépérit en proie aux célestes brûlures,
Et qu'on voit les chemins de sécheresse ouverts,
Il advint que Narcisse échauffé de la chasse
Vit à travers les fûts, reluire cette glace.
Il y veut de sa soif apaiser la fureur.
Encore il n'a pas bu qu'on lit une stupeur
Dans le geste qu'il a des deux mains sur son cœur !
Et, fixant longuement ce que l'eau lui renvoie :
Cette joue, où déjà frise une jeune soie,
Ces yeux, d'éclat pareils à deux astres jumeaux,
Cette ample chevelure, aux gracieux anneaux,
Semblable à celle dont Apollon se fait gloire,
Cette lèvre de rose et ce beau col d'ivoire,
Tous les trésors enfin ! qui, d'unique façon,
Assurent cet enfant d'éternelles victoires,
Il s'emplit par les yeux de l'amoureux poison.
Puis, ses sens revenus le trouvent intrépide,
Et le désir lui vient d'étreindre ce qu'il voit,
Ses bras, dans le ruisseau, se sont plongés vingt fois,
Et vingt fois, il ramène à lui ses bras avides,

Désolés de n'avoir pu saisir que le vide.
Lors, de sa main levée, attestant les forêts :
» *Parmi tous ces amants dont l'illustre infortune*
» *Se transmet d'âge en âge, ah ! dites ! s'il en est*
» *Que le chasseur Eros aux homicides traits*
» *Ait percé d'une atteinte au cœur si peu commune !*
» *Quel mortel fut époint du plus juste regret*
» *D'avoir vu lui faillir le bonheur de si près !*
» *Celui que j'aime est là ! sa bouche m'est présente.*
» *Ni le Rhodope abrupt, ni le sombre Erymanthe,*
» *N'opposent leur constant hiver à nos baisers :*
» *Ce n'est qu'un filet d'eau qui nous tient divisés !*

Il dit, puis, rappelé vers la liquide image :

« *Naguères, quand mes yeux se fixaient sur les tiens,*
» *Tu n'a pas détourné de moi ton doux visage,*
» *D'où sort je ne sais quel espoir qui m'encourage !*
» *Tes bras s'ouvrent sitôt que je t'ouvre les miens,*
« *Pourtant dès que ma main veut oser davantage*
» *Et plonge vers ton col, tu t'évades en rien*
» *Comme se perd la cire à la chaleur ou bien*
» *Comme l'on voit au vent se dissoudre un nuage.*
» *Cruel ! prends en pitié du moins mes jeunes ans.*

» *Si tu ne fus nourri des lynces ni des ourses,*
» *Jaillis-moi de l'écorce insensible des sources.*
» *Je n'ai rien dans les traits qu'on ne trouve plaisant :*
» *Autrefois, chez mon père, aimé des immortelles,*
» *Je trainais sur mes pas l'élite des plus belles,*
» *Et cette Lycoris que l'on pleure à présent*
» *Est morte d'avoir vu repousser ses présents.*
» *Par instants, l'on dirait que mes larmes te touchent,*
» *Mais quelle âpre Clothon, quel génie envieux*
» *Permet que l'eau retienne en elle les aveux*
» *Que je devine au seul mouvement de ta bouche.*
» *Méchant enfant, ta cruauté me fait mourir ;*
» *Puisqu'à ma lourde peine, il n'est plus d'allégeance,*
» *Que nul don de merci ne se peut acquérir,*
» *La mort est mon unique espoir de délivrance !*

Il dit et tout soudain, étranglé de sanglots,
S'arrête.
Dans les bois, il se fait un silence,
On n'oit plus que le bruit infatigué du flot
Et du feuillage indifférent qui se balance.
Mais l'enfant s'est repris et, déjà dans les os
Un froid avant-courrier, il s'écrie avec ire.
« *Que je meure ! les morts ont du moins le repos !* »

Sous ses doigts, sa tunique à grand bruit se déchire.
Tout le corps chancelant comme ivre de douleur,
Il se frappe le sein, au point que sa pâleur
D'ivoire en prend soudain une teinte écarlate,
Telle on voit une pomme où de la pourpre éclate
D'un côté, cependant que l'autre reste blanc,
Tel encore un raisin qui n'est mûr que d'un flanc.

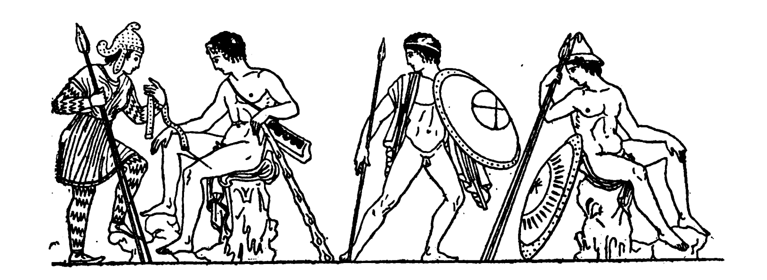
Trois fois, ayant déclos ses barrières, l'Aurore
Avait ramené d'Inde un beau lustre nouveau,
Phœbus avait trois fois débridé ses chevaux,
Que Narcisse, accablé, se lamentait encore.
Déjà, ce n'était plus ce teint frais, éclatant
Où s'attestait le don d'une heureuse naissance,
Et dont le beau bouquet de roses, en tout temps.
Entretenait sur terre un éternel printemps,
Ses yeux avaient perdu leur hautaine insolence,
La Nuit avait repris les pavots, les œillets
Qui composaient sa lèvre au temps qu'elle brillait,
Et rien n'exprimait plus la forme gracieuse
De qui tant de beautés se montraient soucieuses,
Pour qui se désolaient les nymphes dans les bois
Et pour qui Lycoris était morte autrefois.

Insensible aux accents d'une plainte si dure
La source poursuivait son bruit sous la ramure.

Comme une herbe où sévit la Chienne, sur ces bords
D'heure en heure l'enfant se dessèche plus fort.
Voici que dessus l'onde où l'image apparue
Persiste, il laisse choir sa tête gravement.
Telle une fleur s'affaisse et perd en un moment
Sa pourpre, dès qu'elle a ressenti la charrue.
Onde insensible accrue au pleuvoir de ses yeux,
Entends comme il trahit son intime détresse :
« *Toi pour qui je nourris cette vaine tendresse*
Adieu ! soupire-t-il.
L'Echo soupire — *adieu !* —
Puis cédant tout à coup au destin qui le presse,
Il meurt, dans un dernier regard à son ami ;
Même on dit, qu'approché du funèbre rivage,
La Mort n'ayant pu triompher de son ennui,
Dans le Styx il cherchait encore son image.

Sitôt, vous eussiez vu, par toute l'épaisseur
Des forêts, galoper les Naïades, ses sœurs.
S'épouvantant d'abord d'une issue aussi noire,
Pêle-mêle assemblé, leur troupeau n'y veut croire,
Mais après qu'elles ont, interrogeant son cœur,

Eprouvé qu'il n'a plus un reste de chaleur,
On les voit se frapper la poitrine avec rage,
Et c'est, près du ruisseau, des cris, des hurlements,
Des sanglots, tout un bruit sinistre et véhement,
Comme lorsqu'il se lâche un furieux orage,
Et que craquent les pins sous la force des vents.
C'est à qui va le mieux honorer sa dépouille,
L'une lui tient la tête, une autre s'agenouille
Et d'une onde puisée à même le ruisseau
Lave à son front la cendre éparse qui le souille ;
L'autre jette sur lui de l'herbe et des rameaux ;
L'autre, dévotieuse, abaisse les paupières
Sur ses yeux pour jamais quittés de la lumière,
Et toutes s'arrachant les cheveux qu'elles ont
Pour marque de douleur en sèment le gazon.
Soucieuses surtout du rite, elles se pressent
D'allumer le bûcher funèbre, quand soudain
Un prodige inouï les arrête en chemin
Et fait tomber la torche enflammée à leurs mains.
Voici qu'au lieu du bel adolescent, rayonne
De lui fraîchement née, une brillante fleur
Qui passe le soleil et la neige en couleur ;
Telle que façonnée en forme de couronne
Sa blancheur, où de l'or étincelle au milieu,
Darde à la ronde un jour qui blesse tous les yeux.



SYRINGE POURSUIVIE

C'ÉTAIT alors qu'échappés de la rage
Que Sirius souffle par les naseaux,
Les chevriers, au frais des clairs ruisseaux,
Avaient tiré leur troupeau sous l'ombrage.
Seule, à l'abri d'un feuillage léger,
Syringe, admise aux chasseresses bandes,
Comme eux, d'un somme éprouvait l'aise grande,
Sans nul souci de dommage étranger.
Folle pourtant de s'imaginer sûre !
Car le dieu Pan qui s'ombrage de pin,



Comme il allait en quête d'aventures,
Cueillant les fruits qu'il rencontre en chemin,
L'avise nue étalée aux verdures.
Sa chevelure imitait un matin,
Tant de lumière y jouait répandue !
Et tant sa face éclairait, que le teint
S'en éteignait des roses confondues !
Flore brillait étalée à ses seins,
Et, soutenant sa nuque de pucelle,
L'un de ses bras, ployé comme un coussin,
Trahissait l'or qu'elle avait sous l'aisselle.
A cette vue, une douce langueur
Au Capricorne errant de veine en veine,
Incontinent le vient saisir au cœur,
Et c'est l'amour insensé qui le mène !
Certe, une paille où choît un imprudent
Brandon, qu'un vent secoue avec puissance,
N'engendre un feu de telle violence
Que celui-là qui le cuit en dedans.
Pareil au loup qui guette un agneau tendre,
Dissimulé derrière un vert rideau,
Il méditait un bond pour la surprendre.
Mais la nymphette éveillée en sursaut,
Au bruit que fait sa main dans le feuillage,

A déplié les yeux de son visage,
Et redressée, à l'instant, sur ses pieds,
Tu l'aurais vue, à travers les halliers,
Fuir comme fait une biche élancée
Au temps qu'elle est des molosses pressée ;
Tant que de loin les épars moissonneurs,
La serpe oisive appuyée à la hanche,
Se demandaient quelle était la lueur
Qui si soudaine errait dessous les branches.

Le dieu lui crie :

« *Arrête ! Ce n'est pas*
« *Un ennemi qui te suit par derrière,*
« *En ma faveur, romps le vol de tes pas,*
« *Je n'ai de soins que celui de te plaire.*
« *Je ne suis point du sang de ces bergers*
« *Qui n'ont pour bien dans leur sac que malices,*
« *Et de chez qui se pourrait déloger*
« *Plus aisément l'estomac que les vices.*
« *Je suis le dieu qui règne sur ces bois,*
« *Tout mon honneur a comblé ce rivage,*

« *Si loin que frise un éclatant feuillage,*
« *Si loin la terre est soumise à mes lois.*
« *Je donne l'âme aux sources des campagnes,*
« *Par moi, la glèbe ondule de moissons,*
« *Et le raisin, d'où naissent les chansons,*
« *Par moi se gonfle au versant des montagnes !*
« *Je te don'rai, ô belle, si tu veux*
« *Prendre en souci mon amoureuse peine,*
« *Tout ce qu'on voit paître en ces lieux de bœufs*
« *Et de moutons frisés de blanche laine ;*
« *Et tresserai, pour ta gorge en cent nœuds*
« *— Vois si l'ardeur dont je brûle est certaine ! —*
« *Tous les œillets dont est rouge la plaine...* »

Mais d'yeux bouchée et d'oreilles, l'enfant
Plus âprement tend le cours de sa fuite,
Et le pied-bouc, en qui l'espoir se prend,
D'en être au bout d'un instant triomphant,
Eperdûment se lance à sa poursuite.
Etangs, ruisseaux, se franchissent par bonds,
La source enflée au milieu des prairies
Rompt un obstacle avec moins de furie,
La terre fuit sous leurs pas vagabonds.

O la trois fois redoutable déesse,
Sœur de Celui qui préside à mes Chants
Toi qui punis la luxure approchant
Et fis un jour se lamenter les champs
De l'impudique Actéon mis en pièces,
Tu l'entendais qui criait ton saint nom !
Elle implorait :

« Si seulement active
« Au soin guerrier d'épuiser le carquois,
« J'ai peuplé l'air de mes pennes furtives
« Et mérité l'épouvante des bois,
« Si j'ai gardé ta lance de la rouille,
« Et s'il est vrai, déesse ! que parfois
« Au seuil d'Éphèse où tremblent les dépouilles
« On vit fumer l'œuvre saint de mes doigts,
« Fais à mon bien tourner cette aventure
« Et ne permets que ce bouc écumant
« D'un geste impur attente à ma ceinture ;
« Je t'ai juré de me réserver pure
« Je veux rester fidèle à mon serment !... »

Elle n'a dit que, cédant à la peine,

Elle va choir aux bras tendus du dieu,
Elle sent jà le chaud de son haleine,
Quand, avisant une proche fontaine,
Échevelée, elle y saute au milieu.
Pan qui tenait un pli de sa tunique,
Contient soudain son geste, à voir des eaux
S'épanouir un bouquet de roseaux
Qui lui oppose un mur de vertes piques.
Force lui est de réserver sa rage,
Et, pour issue au trop plein de ses maux,
Tout de son long couché sur le rivage,
Il entreprend la plante avec ces mots :

« *O doux roseau que la claire eau balance,*
« *Par moi, haussé berceau de l'éloquence,*
« *Perpétuant ma flamme, tu feras*
« *Lorsque le soir élira le silence,*
« *Mieux se nouer au cou les jeunes bras.*
« *Celle à ton bruit qui n'ira plus pensive,*
« *Quand un feu rose alanguira la rive,*
« *Aura le flanc stérile, et les garçons,*
« *Ne rencontrant qu'ennemie et rebelle,*
« *S'ils n'ont d'avance éprouvé tes chansons,*
« *Ne sauront pas tourner le cœur des belles !* »

Il parle encor qu'en doux remerciement
Les longs roseaux s'inclinent lentement
Et qu'un éclair a tonné dans la nue
Signe qu'aux dieux sa prière est venue.



Les Sonnets



CONSOLATION

A MAURICE DU PLESSYS

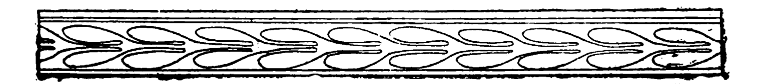
Si Plutus ennemi par des chants ne se dompte,
Ne cessons pour cela d'animer nos pipeaux,
Qu'ils éveillent encor les échos d'Amathonte,
Et fassent d'Hélicon verdoyer les coupeaux !

Athéné nous assure une vengeance prompte,
N'avons-nous pas la voix qui force le tombeau ?
Et dis-toi, si le mal quelquefois te surmonte,
Qu'Apollon chez Admète a gardé les troupeaux.

L'aveugle qui, vivant, mendiait un asile,
Homère, après sa mort, fut riche de sept villes,
Et reçut cent palais de marbre radieux !

Quelque effroyable vent qui froisse ta nacelle,
N'interromps d'honorer les savantes pucelles,
Par qui sera ta faim repue aux mets des dieux !





ÉPIGRAMME VOTIVE

JE t'honore, ô Cypris, soit qu'aux nues tu guides
Un couple de pigeons dociles à ta voix,
Que tu mènes un bal sous les feuillages d'Ide,
Ou suives pour la chasse Adone au fond des bois.

N'es-tu pas la déesse amie, à qui je dois
Ce qui coule en mes vers de l'onde Castalide ?
C'est toi qui, pour m'ouvrir au Pinde un chemin droit,
M'as noué à l'épaule un plumage solide.

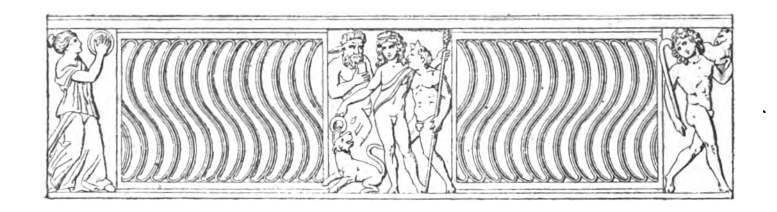
Si j'entreprends Bellone, éclatante d'acier,
Mon luth traîne, ma voix se sèche en mon gosier,
Mais si je dis l'enfant qui de nos cœurs se joue

Et cette tienne ardeur que je porte en mon sang,
Ma langue ranimée aussitôt se dénoue,
Et d'elle-même éclate en chants retentissants.





Épilogue



ÉPILOGUE

A JEAN MORÉAS

Tu sais de quel heureux courage je poursuis,
Contre ce que la vie offre à mes ans d'ennuis,
L'œuvre charmant par qui se doit rompre ma nuit !

Mon cœur n'est pas de ceux que le travail étonne,
Maître, atteste si n'est la flûte qui résonne
Mieux enflée à mes mains qu'à celles de personne,

Et dis si je n'ai pas, des rivages connus
D'Arcadie, où le soir, ils vont danser tout nus,
Tiré jusqu'à nos bois les satyres cornus !



Mais, si la chalemie à mes doigts, dès que prise,
Ne murmure autre son que celui que l'on prise,
Il advient très souvent que lassé de l'emprise

D'enchaîner la Beauté sous l'éloquent réseau,
J'abaisse, pour reprendre haleine, mes pinceaux
Sur la soie où je fais s'envoler les oiseaux,

Je portrais deux coulombs qui frétillent des ailes
Sur un chaume et parmi la rivière — étincelle
O Lune ! — une culbute espiègle de sarcelles.

Et j'ai soin de noter le sillon diligent
Que fait, derrière lui, traîner aux flots changeants,
Le majestueux cygne au plumage d'argent ;

Parfois, c'est un beau ciel d'arrière — automne où j'aime
A dresser un berceau d'osier souple, et j'y sème
L'ancolie avec art mêlée aux chrysanthèmes.

J'évoque aussi parfois les choses, quand aux champs
Près d'un étang où nage un reflet du couchant
Un pâle peuplier soupire un triste chant.

Or' je feins la marine où l'aquilon se fâche,
Ore un bocage vert, où c'est que de sa tâche
Quotidienne, un pâtre en flûtant se relâche.

C'est ainsi, sans jamais m'égarer du troupeau
Des charmeresses sœurs, que j'entretiens nouveau
Mon courage à tenter le pimpléan coupeau.



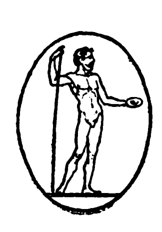


TABLE DES MATIÈRES

LE BOCAGE

LES ODES

LES ÉLÉGIES

LES POÈMES

LES SONNETS

ANNONAY (Ardèche). — Imp. J. ROYER





